

THÉÂTRE

« Kula nach Europa » cherche fraternité désespérément

Frédérique Meichler

« *Qu'est-ce qui, en Europe, nous éloigne les uns des autres et nous maintient, malgré tout, toujours unis ?* » *Kula nach Europa*, la pièce mise en scène par Robert Schuster et présentée à la Filature, s'interroge sur ce que nous pouvons encore partager, dans une société où la générosité et l'hospitalité sont devenues des gros mots. Dans notre monde d'opulence où il faut afficher du courage politique pour accepter d'accueillir quelques dizaines de réfugiés à l'échelle d'une commune, quelques dizaines de milliers à l'échelle d'un pays... Comment est-on tombé si bas dans l'échelle du manque d'humanité ? De l'absence de discernement ?

La pièce emprunte son titre à une tradition des tribus de Nouvelle-Guinée. Le « kula » est un système d'échanges, il désigne le cadeau précieux qu'on offre à une tribu dont on ne partage pas la langue ni les coutumes, le signe d'une alliance qui garantit la paix, l'hospitalité qui va de soi... Le projet « kula » est né en Allemagne et devait rassembler des artistes allemands, français et afghans, les membres de la compagnie Azdar Theatre de Kaboul. Mais ces derniers n'ont jamais obtenu leur visa auprès de l'ambassade d'Allemagne. Seul le directeur de la troupe qui vit en partie à Berlin, Ahmad Nasir Formuli, a participé au travail et joue sur scène. Et l'absence de ses compagnons devient le fil rouge de la pièce.

Tous sur le même bateau, les comédiens de *Kula nach Europa* agitent leurs mains dans des seaux d'eau et fabriquent la petite musique du dapotis de la mer qui entoure leur fragile embarcation. Dix acteurs qui ont chacun une identité, une histoire, un passé, plusieurs langues et qui viennent partager là leur questionnement. Le chœur des interrogations de la jeunesse occidentale qui voit avec angoisse, parfois avec effroi, l'état du monde. Observe cette guerre qui longtemps est restée une idée lointai-

ne. Il a fallu qu'elle s'invite chez nous pour qu'elle entre totalement dans les têtes. Confronter la parole de jeunes comédiens d'ici et d'un artiste kabouli, c'est aussi remettre les pendules à l'heure. Entendre Ahmad l'Afghan dire aux autres qui peuvent parler à présent de l'expérience des déflagrations, des cris, des morts : « *Mais moi, je vis avec cela depuis longtemps. C'est ça, mon quotidien.* » Ahmad le dit sans colère, résigné. Cela fait longtemps que le sud fait l'expérience de l'indifférence du nord.

La voix des absents

« *Wir schaffen das !* » le « *Yes we can* » d'Angela Merkel prononcé en août 2015 pour dire oui, nous pouvons accueillir ces centaines de milliers de réfugiés, avait pourtant donné de l'espoir à Matthias, Steffi, Jonas... à Gulab et tous les autres aussi. Mais même Thais, la plus « militante », n'a pas ouvert sa porte ce 13 novembre au soir à Paris, tétanisée à l'idée de laisser entrer un terroriste, au risque de laisser mourir un passant. « *Quelque chose a arrêté mon geste, j'étais seule, face à un choix.* »

Peut-être aurait-on aimé, au cours d'une pièce de deux heures, aller au-delà du constat et d'une proposition hypothétique, « *en supprimant la haine, nous supprimons la guerre.* ». Entendre davantage la voix des absents. Les faire exister autrement que dans le regret, leur donner la parole à travers Facebook, les moyens ne manquent pas. Qu'importe la virtualité de leur présence, ce qui compte, c'est de comprendre à travers le récit direct de leur propre expérience que nous n'avons pas d'autre choix que celui de retrouver le chemin de la fraternité, celui d'ouvrir la porte. L'émotion, celle qui peut accoucher d'une étincelle dans nos consciences, naît à l'ultime fin de la pièce, lorsqu'on découvre sur les t-shirts clairs des comédiens qui saluent grâce au truchement de la vidéo, la silhouette de ceux qui ne sont pas là, Gulab, Saïd, Abdul, Sulaiman, Sohrab et Homan, les absents.